

Marc DUGARDIN (II)



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Paul MATHIEU

2004

**Je reste sur le seuil
sur cette simple pierre
immobile vers l'entrée
comme vers la sortie**

(La peur la plénitude)

À l'image de Charles Baudelaire, marchant un œil fixé sur les nuages du crépuscule mauve, Marc Dugardin ne sait pas s'il va de l'avant ou si ses pas ne sont que le reflet d'une illusion.

Dans le sillage des «pierres de rêve» chinoises, sa poésie donne à voir sans rien montrer de précis. On croit y saisir quelque chose et puis l'on se rend compte que ce n'était qu'une ombre. Les sources d'inspiration semblent pourtant limpides. «De la musique avant toute chose», des fleurs, des oiseaux et la

lecture assidue des autres poètes... Alors, quel est ce doute qui ne le quitte pas ?

Chez Marc Dugardin, point d'improvisation, tout est réglé à l'aune du jardin d'enfance; celui où l'on décoche des rires cinglants aux interrogations de l'adulte. L'harmonie prépare son règne (sauf si le poète s'est trompé dans ses mesures).

Biographie

Marc Dugardin est né à Bruxelles le 27 novembre 1946. Après des humanités gréco-latines à l'Athénée de Schaerbeek (où il eut un temps André Doms comme professeur) et à l'Institut Sainte-Marie dans la même banlieue bruxelloise, il suit une formation d'éducateur spécialisé à Namur. Par la suite, il a exercé cette profession à Bruxelles et dans le Brabant wallon avant de devenir lui-même chargé de formation. Il est père de trois enfants. Il vit en Hesbaye namuroise.

Après une période engagée en mai 1968 (il passe huit jours à Paris), notamment à cause de la lecture de B. Brecht, il en est venu à une carrière poétique plus sage qui n'a vraiment débuté qu'à partir de sa rencontre avec Francis Chenot à la fin des années 1970. C'est d'ailleurs ce dernier qui publie ses premiers textes en 1979 dans la revue *Vérités*. De 1982 à 1988, Marc Dugardin sera administrateur au *Journal des poètes*.

Durant cette période il a donné de nombreuses études, notamment sur Pär Lagerkvist, Pierre Dhainaut, Joseph Noiret, Philippe Jaccottet et Pierre-Albert Jourdan.

À travers l'influence de ces deux derniers, il aimerait que la poésie aide à «mieux respirer». Parmi ses autres poètes et écrivains de prédilection, on doit citer la Suissesse Anne Perrier, l'Argentin Antonio Porchia, le Coréen Yi Munyol, l'Autrichien Peter Handke, le Français Claude Roy, le Libanais Georges Schehadé et Arthur Praillet.

La poésie et le mode de vie de Marc Dugardin le rapprochent d'ailleurs beaucoup du poète de Marcourt. C'est ce qui, en 1993, lui a valu d'obtenir le prix Arthur Praillet.

Bibliographie

- *Connivences*, Vérités, Flémalle, 1982.
- *Itinéraires de la patience*, Le Cormier, Bruxelles, 1984. Prix René Lyr.
- *Ricercare*, L'arbre à paroles, Amay, 1984. Prix René Gerbault.
- *Poèmes des matins exigeants*, Rougerie, Mortemart, 1986.
- *Une parenthèse pour le vent*, Rougerie, Mortemart, 1989.
- *Music for a while*, L'arbre à paroles, coll. *Le Buisson ardent*, Amay, 1990.
- *Un pas pour l'éphémère. Un pas pour l'éternel*, Rougerie, Mortemart, 1993. Prix Arthur Praillet.
- *La peur la plénitude*, L'arbre à paroles, Amay, 1994.
- *L'écoute infiniment*, Rougerie, Mortemart, 1999. Prix Jean Kobs de l'Académie.
- *Adieux*, avec Lucien Noullez, Éd. de l'Ours, Bruxelles, 2000.
- *Solitude du chœur*, Rougerie, Mortemart, 2002.
- *Hovenieren in vergetelheid*, choix de poèmes traduits en néerlandais, Éd. P, Leuven, 2002.

Principales collaborations

- *Vérités, Le Journal des poètes, L'arbre à paroles, L'Ethnie française, Triangle, Sources, Poésie présente, Plein Chant, Marginales, Mensuel littéraire et poétique...*

À consulter

- E. Brogniet, *Marc Dugardin - Le poème entre désir et connivence*, *L'arbre à paroles*, n° 53, mars 1985.
- J. Chatard, *La peur la plénitude*, *Le mensuel littéraire et poétique*, n° 229, mars 1995, p. 8.

- A. Doms, **Réflexion. Marc Dugardin, Une parenthèse pour le Vent** (Rougerie), *Le journal des poètes*, n° 4, 1990, pp. 13 - 14.
- A. Doms, **Un parcours de Marc Dugardin**, in *Les cahiers de Poésie-rencontre*, n° 39, juin 1995, pp. 83-91.
- G. Hons, **S'en éloigner pour les saisir**, in *Espaces de Liberté*, n° 227, janvier 1995, p. 30.
- G. Hons, **Deux poètes, jardiniers et penseurs - Yves Leclair - Marc Dugardin**, in *Mensuel littéraire et poétique*, n° 221.
- G. Hons, **Marc Dugardin, Une parenthèse pour le vent. Rougerie**, in *L'arbre à paroles*, n° 67, été 1990, pp. 114-115.
- J.Cl. Kraus, **Marc Dugardin : Ricerare**, in *Le journal des poètes*, n° 2, 1985, p. 16.
- Cl. A. Magnes, **Une lecture du Poème des matins exigeants de Marc Dugardin**, in *Le journal des poètes*, n° 3, 1987.
- Cl. A. Magnes, **Marc Dugardin. Un pas pour l'éphémère. Un pas pour l'éternel. Rougerie**, in *L'arbre à paroles*, n° 80, mai- juin 1994, pp. 105-108 .
- L. Noullez, **Claudication**, in *La Cité*, 10 février 1994, p. 37.
- N. Rubin, note sur **Connivences**, in *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres*, IV 1981-1990. Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994, p. 81.
- P. Roland, **Des hommes et des livres**, émission radio sur RTBF 3 du 20 mars 1990.
- *Traversées*, n° 18, février 1998.
- *Nos Lettres*, n° 4, avril 2000, pp. 33-34.
- J.F. Grégoire, **L'itinéraire intérieur de Marc Dugardin**, in *Sources*, n° 22, février 1999.
- A. Doms et G. Thinès, Bruxelles, poésie, *L'Arbre à Paroles*, 2000, pp .421-427.
- P. Roland, **Solitude du chœur**, in *Rétrovisseur Magazine*, n° 93, 2003.

Texte et analyse

À la mer

- 1 Quand la mer est agitée, les enfants s'interrogent. Et, déjà, leurs questions rongent le temps à rester sans réponse.

Avec l'écume, tout est joué.. le grondement, les vagues, les marées, le flux et le reflux, et la caresse qu'on ne cesse d'attendre et qui, après

- 6 tout, n'est pas impossible. De même avec les algues, et il nous semble toujours qu'elles en savent plus long... Avec le sel, qui insiste tellement, comme s'il nous voulait quelque chose... Ou avec le sable.

Mais il n'est pas simple d'en revenir au sable.

- 11 Tu ne saisis rien. Des traces à peine. Rien. Mais déjà toutes tes rides sont comptées.

Sous un coquillage, l'enfant a trouvé un éclat de rire. Puis un autre, et un autre encore. Calculer n'est pas son affaire. Ni la mienne, si je souris

- 16 à mon tour, si je me délivre un peu.

Au bout de sa patience, la mouette a regagné le vent.

(À la mer)

Tiré d'un recueil composé de six parties, toutes identifiées par un titre et un exergue, ce poème est le premier d'une série de dix pièces en prose intitulée *Scènes d'enfants*. L'ouvrage, *Une parenthèse pour le vent*, est placé sous le signe de la musique (comme souvent chez Marc Dugardin); en témoignent les indications référentielles en fin de volume

et le sous-titre très précis : *poèmes, notes et variations*. En l'occurrence, l'exergue de la série renvoie à une œuvre de Robert Schumann baptisée par le musicien *Kinderszenen* (1838) et qu'il a sous-titré *Souvenirs pour une personne ayant grandi*.

Les dix textes de *Scènes d'enfant* présentent des caractéristiques formelles similaires : poème en prose (toutefois, certaines rimes internes, certaines assonances ou certaines allitérations assurent une musicalité essentielle : *interrogent, rongent...*), titres tout en minuscules et entre parenthèses. Ce dernier artifice de ponctuation n'est sans doute pas innocent, puisqu'il rappelle le titre du recueil. Cette référence est d'autant plus probante que, dans la pièce qui nous occupe, le *vent* tient une place certaine (*agitée*) et achève même le poème. En outre, le titre nous donne évidemment une indication importante sur le contenu du poème.

Tout entière, la pièce s'articule nettement autour du mouvement marin et aux nombreux champs lexicaux qu'elle offre : *le flux et le reflux, quand la mer est agitée, l'écume, le grondement, les vagues, les marées, la caresse*. Toutefois, cette agitation reflète aussi les préoccupations internes dont il va être fait état. En fait, le poème même semble agité d'un mouvement pendulaire bien propre aux « hésitations » de la poésie de Marc Dugardin : appel du large, puis retour à la terre (ou mieux, au *vent*).

En principe, la mer est un endroit privilégié bien propre au jardin d'enfance (endroit de vacances, horizons infinis...); ici, subitement, elle se révèle toute différente.

La première strophe (ou ne devrait-on pas écrire le premier paragraphe?) plante le décor : des enfants (le poète quand il était jeune?) face à *la mer agitée*. Ce n'est donc pas la mer des cartes postales puisqu'elle provoque des questions devant un monde hors de l'habitude. Cela va bien dans le sens de la *parenthèse* annoncée par le titre, tant l'arrêt ressemble à un accident et même à un accident grave puisqu'il *ronge le temps*. Marc Dugardin suggère que l'interrogation des enfants dure longtemps. De fait, l'enfance devrait être le temps de l'insouciance, mais, malgré la jeunesse,

le temps s'enfuit déjà. Le fait même de vivre nous condamne à cette impitoyable fuite en avant et tout se passe ici comme si les enfants prenaient soudain conscience de leur inscription dans le provisoire.

Pourquoi ce monde soudain désorganisé? Que renferme, par exemple, cette *écume* avec laquelle *tout est joué*, définitive en quelque sorte? L'*écume* est, en fait, ce qui reste de la mer, ce qui apparaît en surface des remous internes. De tout ce mouvement énorme (bien rendu par l'accumulation des étapes : *le grondement, les vagues, les marées, le flux et le reflux...*), il ne subsiste que ce petit liseré blanchâtre, vaguement écœurant, ridicule pour tout dire. Un tel achèvement va dans le sens d'une destruction annoncée, mais va-t-il dans le sens de la caresse *attendue*? Quel sens doit-on d'ailleurs donner à cette *caresse*? Peut-être s'agit-il d'une simple récompense ou, mieux, d'une vague réponse. *Caresse* nous fait passer du registre du perçu au registre de l'interprété.

Cela se confirme avec les algues qui semblent détenir quelque secret (*elles en savent toujours plus long*). Le poème continue ainsi à détailler, à décomposer l'élément marin : *le flux et le reflux...* jusqu'au *sel* imperceptible et tenace (sel collé à la peau, *et qui pique : insiste*). Cet «inventaire» littéraire se prolonge d'ailleurs littéralement sur la plage où le sable est, lui aussi, le résultat d'une décomposition, d'une usure, de sa *caresse*? En tout état de cause, cette caresse (comportement humain) est bien la marque du temps qui passe. En cette matière, la mer fonctionne comme un sablier (de *sable* ou de *sel*) qui *ronge le temps* (soulignons au passage l'allusion à l'action corrosive du sel : *ronge*).

Notons que, comme la mer, ces deux éléments sont personnifiés, ce qui témoigne peut-être de leur fausse simplicité. Ainsi le *sel*, élément particulièrement important, mais aussi très diffus *insiste comme s'il nous voulait quelque chose* : on a l'impression d'une communication difficile pour ne pas dire impossible. On sent obscurément l'importance de ce minéral qui colle à la peau, mais on ne peut l'expliquer. Du reste, cette insistance est renforcée par le jeu poétique des sonorités : *sel*, *sable* (répété). Nous sommes tributaires de ces éléments sans savoir vraiment

pourquoi. Et le *sable* encore, avec lequel nous avons parti lié, c'est bien l'endroit de jonction entre le monde des vivants et l'empire marin, c'est aussi notamment une forme de cette terre à laquelle nous livre la condition humaine (*Tu es poussière...*). Résultat d'une usure lente et constante, cette matière s'avère à la fois d'une grande simplicité et d'une complexité étendue, d'une finesse impalpable et d'une profondeur incommensurable. Le *sable* est, comme l'*écume*, le résidu apparent d'un travail qui s'est livré au loin ou dans les profondeurs. Le *sable*, comme le *sel*, à la fois présents et invisibles, sont les «antichambres» du *rien* (ligne 11) répété et souligné par son isolement dans une phrase. Les enfants voulaient comprendre la mer déchaînée, décrypter ses composantes, mais leur interrogation reste sans issue.

Révéléateur du mouvement dialectique présent dans le poème (comme dans une bonne partie de la poésie de Marc Dugardin), les *flux et reflux* font écho à l'interrogation partagée entre doute et certitude. *Ce n'est pas simple* d'y revenir, d'ailleurs, dit le poète, pas simple d'en revenir à... la simplicité, c'est-à-dire à l'essentiel. On n'arrive finalement qu'à bien peu de résultats : *des traces à peine* ou ces *rides* très significatives, bien dans le sens du temps qui passe, comme le participe passé *compté* qui annonce *calculer* (ligne 15). Ces *rides comptées* renvoient aussi à celles que la mer laisse sur le sable, mais surtout à l'homme (*tes rides*) : la boucle s'achève...

En fin de compte, l'enfant n'a que faire de cette interrogation, de cette angoisse naissante. Un *coquillage* – ce qui n'est pas encore le sable, qui est plus proche du vivant – invite à la libération morale... Le rire final consacre le retour à la joie, à l'insouciance. À l'image de l'enfant délivré des questions, voilà le poète (*je*) qui éprouve la même satisfaction (*souris*). C'est sa première intervention dans le texte. Sa réaction, plus faible que celle de l'enfant, le délivre tout de même un peu et il oublie, en partie, ses angoisses devant le temps qui passe.

Le poète pose sur l'enfance (la sienne?) un regard attendri, tout en connivence : les angoisses de l'enfant semblent toujours les siennes

aujourd'hui (*Calculer n'est pas son affaire. Ni la mienne*). À ce propos, il est un point qui nécessite peut-être quelques éclaircissements, c'est l'accumulation de sujets différents. Les *enfants* du début (sujet très général) sont relayés par le *nous* du deuxième paragraphe (peut-être les *enfants* devenus les adultes d'aujourd'hui). Puis, à l'aide du pronom *tu*, le poète interpelle ces mêmes adultes pour leur montrer leur erreur. Comme tous les adultes, ils ont laissé échapper leur enfance, ils ont été vaincus par le temps. Celui qui a raison, c'est *l'enfant* de l'avant-dernière strophe : *l'enfant* éternel oserait-on presque dire, celui qui sait que le *rire* vaut mieux que l'interrogation sans issue.

La dernière strophe utilise un ultime sujet : *la mouette* qui consacre un retour total à la vie. Remarquons le mouvement : la mer vivante puis passage au minéral, puis retour à la vie par l'intermédiaire ambigu du coquillage ; notons aussi le passage de la fusion mer/terre à l'air, domaine supplémentaire de la mouette. La boucle s'achève d'une autre manière puisque cette *mouette* (souvent utilisée dans la poésie de Marc Dugardin) est un peu comme la prolongation de l'enfant dont il vient d'être question. Malgré les obstacles et grâce à ses qualités (*patience*), elle symbolise une sorte de sagesse ou de sérénité retrouvée. De plus, par l'évocation de la *mouette*, l'attention semble se porter sur un «objet» concret qui la détourne de l'interrogation initiale.

Pour conclure, revenons un instant à ce rire tellement important avec une citation de Pierre-André Jourdan choisie par Marc Dugardin : *Celui qui rit ainsi est délivré de soi*.

Choix de textes

Impromptu

*Tout poème une quête
l'appel de l'autre berge
la remembrance
de rares moments de grâce
que je voudrais redire
rassembler en un bouquet
d'algues et de cristaux*

*Tension vers l'essentiel
d'où la musique
jamais
n'est absente*

*Accomplissement
comme un orgasme
mais
le sais-tu
redevable
à la mort
autant qu'à la vie*

(Connivences, p. 31)

Chronique de mai

à Pierre Ergo

*Fente des naissances primordiales
fissures originelles
prémices des inaugurations
ébauche minuscule lovée
dans l'antichambre des émergences*

*puis
euphorie des célébrations
clairières fraternelles
printemps enfin qui a raison et
donne raison au poète*

*Viennent après longue jachère
moisson d'abondance
et parole généreuse
et justice pour toutes nos faims*

*et
retrouvailles
quand les doigts tremblent
de caresse
sur l'aréole du sein*

*(« Place de Mai »
défilent les folles
en qui je salue
ce qui nous reste de sagesse)*

*Ici
dans le chemin traversé
offert
à l'empathie du regard
ici
douce le matin*

*tendre pour le soir
la lumière propose
un signe mémorable*

*s'y attardent
des papillons miraculeux
aux ailes d'espérance*

(*Connivences*, pp. 34-35)

•••

Pour tenter de faire le point...

Ce soleil, je suis disposé à l'accueillir. Et ses mille feux qui courtisent le givre. Et cette ferveur qu'il confère aux futaies. J'ai fait la part de l'imprévisible. Compté avec les grands vents aléatoires.

Mais je ne renonce pas à l'écrin des mousses.

À la longue patience des affûts, je dois le goût des émergences. Aux oiseaux, les trajectoires fulgurantes. Et l'abandon légitime, quand le vol se prolonge en harmonie.

Soumission et conquête, voilà le paradoxe de mes équations. Mes colères épurées, j'aperçois la main tendue, je sais l'oreille à l'écoute et le ventre des fécondités.

Et la synthèse verte des saisons promises !

(p. 14)

* * *

Femme au violoncelle

Aurai-je assez parlé pour dire vos rapports qui sont de hanche et de ruissellement ? Vos méandres de ventre fertile. Vos jarres au sexe de satin.

Serai-je barque sur vos remous apprivoisés ? Dans le silence, qu'il faut aux stridences de l'oiseau. Et la nudité qu'il faut aux surprises.

Vienne le temps propice aux galbes épanouis! Cet abandon qu'appellent nos doigts de lierre. Lente dérive jusqu'au consentement des joncs.

(p. 22)

* * *

Célébration de l'arbre

Ce n'est pas quiétude, mais lieu hanté par nos migrations inquiètes, livré aux ravages des vents, à la merci de la foudre. Sauvage la frondaison où se tient pourtant l'énigme des structures. Composition arrimée en plein ciel de débâcle. Ici, nos complicités d'oiseaux.

Venue à son heure, la mémoire de l'aoûtement. La tendresse enclose de l'aubier. La chronique de nos signes gravée sur le tronc. Et les fâines nous rappelant la mesure de nos pas.

La voici, dans la légitimité des hêtres, cette drève à parcourir!

(p. 28)

(Itinéraires de la patience)

•••

7 *la digitale n'attend
rien
nul visiteur*

*rosée simplement
où la mémoire
tente de survivre*

8 *rencontre sans
espoir de partage
sinon*

*une parole téméraire
dressée
sur sa tige*

- 11 *instauration d'une parole
mémoire de parturiente
déchirement*

*l'entaille pour
la source et
la foudre*

*haie ajourée
y déceler
l'écart fulgurant*

*le décret du regard
l'amorce du givre*

*sous la peau l'incendie
comme une question en suspens*

- 25 *l'écho
d'une mouette
sur la citadelle ombrée*

*le jour
y accédera
peut-être*

- 26 *peut-être
sans imposture
un clocher
inscrira
dans le ciel
le sens des moissons*

(Ricercaire)



*Trop attentif à soi
on néglige les signaux
des chances sont manquées*

*tandis que le vent remue
tilleuls et mémoires
et qu'un oiseau
persiste
(quelquefois on prétend qu'il crie)*

2 *veilleur assidu*

*heureux déjà
si le vent te visite
salue tes lèvres humides
y pose
l'ombre de la clarinette
qui parlait
de justifier le jour ?*

5 *parler requiert
une très lente érosion*

*le sait le visage
préparé pour la fête
et que l'éclair
peut-être
va honorer*

(Poème des matins exigeants)



*Quand le jour s'achève, la mer seule
est capable de recevoir le soleil
sans l'éteindre. Et il y a toujours la mer
juste derrière les coteaux. Ou plus loin.
Ainsi, les chances de demain sont préservées.*

(p. 9)

* * *

*Bien sûr, on n'est jamais à la hauteur.
Les oiseaux le savent bien, qui se détournent
avec indulgence. Rien qu'un peu de fumée
(comme une image d'enfance qui devrait rassurer)
et l'infini, aussitôt, reprend ses distances.*

(p. 14)

* * *

*Tu ne cesses de rêver à la phrase définitive
de la sonate. Pour tout silence,
pour toute parole, seulement la sonate.
Sinon pourquoi ces doigts, cette bouche ?*

(Et pourquoi, pourquoi Beethoven sourd?)

(p. 15)

* * *

*Ce matin, la brume était inguérissable. Quelques notes douces et un
peu tristes se suspendaient à ses mailles que le jour a rendues invisibles.*

*Je marche. Le bruissement de la futaie seul aimante mes pas.
Abandon. N'être que passage, pour le vent.*

*Après la complicité bourdonnante des talus, il se peut que le chemin
débouche sur un regret. Il se peut qu'un ruisseau s'offre pour mémoire à
l'émerveillement.*

(Tout l'orchestre a porté la voix comme une vague. À présent elle entame le chant. Moment inoubliable.)

Le reste : mots, poussière.

Écrire dans la confiance, quand la main n'est qu'une ombre sur le papier, quand, du marcheur, les traces s'estompent.

(p. 25)

(Une parenthèse pour le vent)

•••

Ne pas crier

Tandis que les feuilles s'abandonnent à leurs couleurs successives, c'est toi qui t'inities à la chute... À perte de vue la terre se replie dans la boue des sillons. Un envol noir paraphe le déclin du jour. Un nuage s'étire et tu le sens contre ta bouche comme un bâillon qui te retient de crier.

(p. 29)

* * *

Notations

Au marcheur, un appel semblable est adressé, une invitation à se promener dans l'oubli.

Se promener dans l'oubli, et non pour oublier.

Quand le marcheur néglige de mettre un nom sur le buisson et que ce nom s'y dépose de lui-même, naturellement, alors l'oubli se laisse approcher. Dans le secret de l'aubépine.

Chemin du commencement. Souvent, croyant commencer, on ne fait que répéter. On est l'otage de sa propre mémoire. Mais le marcheur se

méfie des sentences, ces piétinements. Il préfère cheminer et se taire afin de s'alléger encore un peu.

Le chant de l'alouette jaillit au-dessus des labours. L'homme n'a pas même le temps de formuler une question.

*Oublier pour se donner une chance.
Une chance qui court à sa perte.*

*Chaque jour repose sur des assises nocturnes.
C'est ainsi seulement qu'il peut
oublier la nuit.*

Oublier notre besoin de cohérence. Laisser s'imposer à nous cette cohérence qui nous vient du dehors, de la vie. Une cohérence qui creuse en même temps notre doute !

Parfois, avant d'accéder à l'oubli, il faut cracher. Ou vomir.

L'oubli des mots. La main sur l'épaule.

*Au sommet de l'arbre, oiseaux,
facilité de l'oubli ?*

(p. 49)

(Un pas pour l'éphémère un pas pour l'éternel)



*Il y a bien longtemps, dans mon enfance sans doute, un oiseau a ouvert la fenêtre sur le jour. Ensuite il est retourné se poser dans mon rêve, sur la branche la plus proche du réel
(à moins que ce ne soit l'inverse).*

Tandis que j'en cherche le sens entre les phrases, l'espiègle tient dans son bec le fil de mon histoire.

Et sur ses ailes, le rire dont je serai peut-être capable en la voyant se défaire.

(p. 7)

* * *

*courbes bleues des collines
sur l'horizon
le vent leur apporte
la parole du berger*

*ainsi rapprochés du ciel
nous aussi sans doute*

la peur nous quitterait

(p. 13)

* * *

L'oiseau-prophète

*dans le feuillage
on ne saisit
que des fragments
on avance
sur le sentier
à petits pas
d'homme appauvri
tandis que l'oiseau ouvre une clairière
où son chant
éternise
l'absence
qui nous met au monde*

(p. 41)

(La peur la plénitude)

*le chèvrefeuille sur la table
parmi les mots de l'impossible
de l'incompris*

*seuls ceux qui vont mourir
savent le moment
où parler est une injure*

*et ils se taisent
pour ne pas briser
ce qui fleurit en leur absence*

* * *

*oiseau du matin
salut à l'étoile
à sa blancheur
sauvée
par l'étonnement du jour*

* * *

*l'embellie où l'alouette s'allège
la plaine où l'ombre
enfante le vent
et toi ton rivage de femme
où je dépose mes frontières
où se perdent
les eaux de ma naissance
où vivre est innombrable*

* * *

*fleurs qui s'affirment
rares entre les roches
et plus bas généreuses
dans l'écume des prairies
sous les semelles du marcheur
toujours la même poussière
les questions que l'on piétine
plus loin l'écho des troupeaux*

*le gouffre de toutes les soifs
l'humilité d'une flûte
promise à l'infini*

* * *

*à la pointe du jour
profil d'un chant qui n'a
pas été nommé encore
l'homme
à son tour est debout
son nom le précède
et le chant qu'il poursuit
comme une ombre perdue*

* * *

*la barque qu'elle dérive
sans rames et sans guide*

*et surtout que la fenêtre reste
ouverte même si le vide nous effraye*

*voici venu le temps des orphelins
le temps des pèlerins démunis*

*et voici ce poème tourné vers le silence
que font les morts quand ils écoutent*

* * *

1 *gémir petite sœur
et bientôt nous reconnâitrons
le seau où l'eau tremble*

*nos mains sur la margelle
nos soifs silencieusement
et toi qui fus vivante*

2 *de la dette il ne faut
rien dire ni des larmes
petite sœur*

*seulement écouter le murmure
l'énigme qui demeure
lorsque les lèvres sont soudées*

3 *vers l'effroi se pencher
encore*

*jusqu'à ne plus savoir
à la fin*

*de quel refus quel acquiescement
viendra la chute*

4 *dans le vent dans l'attente
et le volet qui cogne*

*dans l'enfance avec le dard
et la blessure et le miel*

*le chant depuis toujours inconsolable
perdu donné tout entier*

5 *de quelle solitude
suis-je le frère
de quel manque
le bercement
petite sœur nous
ne crierons pas ensemble*

* * *

*ce qui les yeux fermés s'écoute éveil
de la voix aria de l'aube basse
fidèle aux tempes du hautbois*

*L'alouette
jusqu'à te perdre
te basculer dans l'inouï*

* * *

*comme une clochette
qu'on croirait entendre*

*pour saluer la mère défunte
pour dire adieu à celle qui fut
et à celle qui aura manqué*

*le jardin vibre
d'herbe et d'oiseaux
que l'attente ne retient plus*

(L'écoute infiniment)

❧ ❧ ❧

À la mémoire d'un ange

- 1 *et tu te risqueras
dans le vide des cordes
comme l'exilé sur
le sentier où le vent
murmure
une terre habitable*
- 2 *et ce sera
oui un peu de salive
sur l'archet l'ange
désertant l'enfance
le psaume ainsi
qu'une lente poursuite*

- 3 *une autre corde
celle des étranglements
celle que donnent les mères
avec le lait
fautif ô
viennne la délivrance !*
- 4 *que l'artère se rompe
à force de cris tu
ne réponds de rien tu
chantonnes une berceuse
tu poses l'oreille
sur la gorge qui s'éteint*
- 5 *pavane pour une morte
et mourir combien de fois
faut-il s'y perdre avant
la perte dont nous ne savons rien
avant que la caresse
divague sur le corps sans vie ?*
- 6 *petite fleur oui rouge
et la mort immobile
rose ô pourquoi
ce dernier geste cette main
ouverte
– pour qui ?*
- 7 *effusion de l'archet
l'aveu que tu entends
ombré de son refus
la funèbre fanfare
– tous les morts sont-ils ivres
et sourds tous les vivants ?*
- 8 *secrètement
dans le miroir disloqué
tu reconstitués un visage*

*qui pourrait te ressembler
et un autre où déjà
tu te déprends de toi*

9 *secrètement
tu mêles ton haleine
au souffle de la disparue
des gestes
qui ne t'appartiennent pas
la détachent de son absence*

10 *pour le hoquet qui t'
a fait naître pour le
ventre de la fautive
tu cherches le pardon
et c'est dans son écorce
que tu trouves le chant*

11 *remonte jusqu'à la tige
en agonie bascule
sur la terre ensanglantée
– la rose où vivre te blesse
échappe à ta blessure
sous une autre paupière*

12 *et tu te risqueras
comme l'éprouvé dans la
lumière aiguë du vide
et tu auras franchi
le seuil ultime celui
qui absout nos demeures*

(À la mémoire d'un ange in Adieux, in Solitude de chœur)

Synthèse

*Prolonger le chant plus loin que la source
(Poème des matins exigeants)*

Entier et secret, balançant entre certitude et provisoire, hésitant sur le seuil (Doit-il entrer? Doit-il sortir?), Marc Dugardin fait sans cesse **Un pas pour l'éphémère, un pas pour l'éternel**. Cet alexandrin, titre de son septième recueil, définit de façon très concise ce que l'on pourrait raisonnablement appeler sa «démarche» poétique. Dans ses textes, toujours, *un doute / s'insinue dans le visible* (**La peur la plénitude**, p. 24).

Étendards de ce doute, ouvrant et fermant à la fois, les parenthèses, dont il fait un grand usage (elles servent même dans le titre d'un recueil), remplissent la délicate mission de suggérer sans imposer. Par elles, le poète ne parle jamais qu'avec une extrême prudence : *Ce que tu sais / (et c'est peut-être pareil / de dire / ce que tu ignores pour toujours)* (**Un pas pour l'éphémère un pas pour l'éternel**, p. 37). Ou encore : *il [l'oiseau] est retourné se poser dans mon rêve, sur la branche la plus proche du réel / (à moins que ce ne soit l'inverse)* (**La peur la plénitude**, p. 7). Mais, que l'on ne s'y trompe pas, ces signes de ponctuation constituent aussi un symbole plus profond. Dans une entrevue avec André Doms (*Journal des poètes*, 4/1990, p. 14), le poète hesbignon l'a fort bien exprimé : *Être là, simplement, ne plus rien attendre. Est-il possible de vivre cela et que ce ne soit pas une forme de résignation? Plénitude et mort se rejoindraient, comme se toucheraient (presque) l'état prénatal indifférencié et ce qu'on appelle « repos éternel »? Entre les deux, quoi? Une illusion? Une simple parenthèse? Nous l'aurons pourtant habitée avec ferveur.*

D'entrée de jeu, à propos de la poésie de Marc Dugardin, deux remarques s'imposent. D'une part, elle offre une très grande cohésion, une unité de ton et de propos jamais démentie; d'autre part, l'ensemble de l'œuvre s'enracine dans une expérience de vie. Tous ses textes partent d'un moment précis : une musique (intarissable source d'inspiration), d'une promenade en campagne, d'une lecture.

Bien entendu, malgré leur admirable cohérence, les recueils successifs accusent une évolution, à tout le moins dans la technique et la forme. Si le premier, *Connivences*, était encore frotté d'un vocabulaire poétique sacrifiant à la mode de l'époque (*allégerance, exigent, empathie...*), si *Itinéraires de la patience* avait un ton encore un peu intellectualisant, si, dans *Ricercare*⁽¹⁾, le resserrement se faisait plus grand encore, on notait tout de même déjà la présence des grands fils conducteurs : l'être-là (l'homme existant concrètement dans le monde), les interrogations face à l'univers et cette certitude que nous avons de ne rien savoir ou *seulement un bruissement de noctuelle (Itinéraires de la patience, p. 26)*. Petit à petit, donc, les pièces se sont faites plus limpides, plus directes. Elles ont peut-être gagné en intensité avec une volonté affichée de « faire part d'une expérience qui peut toucher l'autre ».

Pour gagner en évidence, le texte doit se donner à sentir comme les fleurs sur le bord du chemin. Cette volonté se retrouve bien dans les nombreuses références musicales. Présente partout dans ses recueils, la musique va des renvois aux compositeurs à l'évocation discrète du chant de la grive ou de l'alouette. Après des allusions à Béla Bartók et Zoltán Kodály (*Itinéraires de la patience, p. 20*), Marc Dugardin en est néanmoins revenu à l'évidence fluide de Mozart chez qui il sentait un rapport d'équilibre avec le monde.

Un tel équilibre mérite cependant quelques réserves, puisqu'il ne se manifeste que dans une *confiance tremblante (La peur la plénitude, p. 14)*. Ce balancement, caractéristique de la condition humaine, apparaît encore dans l'expression poétique même : *Et ce que je dis de cette fleur, n'est pas cette fleur (La peur la plénitude, p. 37)*. À la fois émerveillé devant la vie et, à l'inverse, complètement désemparé, le poète ne peut plus guère compter que sur *la magie de la patience des mots s'inscrivant sur un palimpseste d'étoiles (Itinéraires de la patience, p. 26)*.

Poète de la régularité, de l'honnêteté, de la fidélité (comme l'ont souligné plusieurs critiques), Marc Dugardin est aussi le poète de la patience ou même de l'attente : *Tout chez lui relève de l'instant, de cette parenthèse essentielle et existentielle qui est le moment bref et unique qui précède la rupture* (Gaspard Hons, *L'arbre à paroles*, n° 67, 1990, p. 114). Voisine de la pensée des philosophes, voire de celle des bouddhistes ou des soufis (cf. son lexique souvent religieux), sa poésie a renoué, nous l'avons dit, avec une plus

1. Terme musical désignant un genre de pièce instrumentale libre en style d'imitations.

grande simplicité, proche du chant à propos duquel Marc Dugardin aime à citer Pierre Dhainaut : *Un chant qui ne demande rien, ni réponse ni récompense, qui se contente d'être, ce n'est pas de lui qu'il tient sa lumière, mais le monde sans elle étoufferait* (*L'arbre à paroles*, mars-avril 1995, p. 95).

Cette première réflexion sur le sens de l'œuvre, ne doit pas occulter son contenu. Outre la musique et les perpétuelles hésitations déjà mentionnées, parmi les thèmes de prédilection du poète, il en est d'autres particulièrement importants : la tentation de l'enfance – *Et écoute : cette sonate réconcilie nos enfances* (*Itinéraires de la patience*, p. 42), la recherche de l'allègement face à l'angoisse de la mort et, surtout, face à la nature.

En effet, sans que l'on n'y prenne garde, la nature s'impose dans toute l'œuvre avec les arbres, les fleurs, l'eau et les oiseaux. Elle nous parle et nous donne même de grandes leçons, puisque l'on peut y *traquer le sens jusque dans l'intimité des nervures. Au risque de se déchirer* (*Itinéraires de la patience*, p. 25). L'oiseau, par exemple, très présent dans tous les recueils (la mouette, l'hirondelle...), réunit trois caractéristiques essentielles du poète : chant, légèreté, passage ; il établit aussi un rapport évident avec la délivrance recherchée par le poète. Cette délivrance que l'on voudrait atteindre pour échapper à la mort ou... à la vie.

La « crainte » de la mort sous-tend véritablement la réflexion, elle se trahit dans le vocabulaire employé. Ainsi, la prédominance constante de la couleur mauve (y compris dans le choix des fleurs : l'épilobe, la digitale...) traverse réellement l'œuvre d'un bout à l'autre. À *la crête d'ouate mauve* (*Connivences*, p. 26) répondent les *contours mauves de la nuit* (*Ricercaire*, p. 12).

Inquiet devant la vie qui est et n'est pas, que l'on subit, que l'on suit sans trop savoir, Marc Dugardin hésite sans cesse sur le bord du *poème dont il s'approche en tremblant* (*La peur la plénitude*, p. 28). Pour trouver une raison d'aller de l'avant, il aimerait espérer en l'homme ou en la nature. Même si elle déçoit un peu, cette dernière donne beaucoup et notamment une grande leçon de sagesse en refusant l'inquiétude. La religion est une autre « tentation » souvent présente dans l'œuvre : *Alors, autour de la table de l'auberge, dans l'évidence du pain rompu, l'envie vous prend de vivre en ouvrant les yeux* (*Une parenthèse pour le vent*, p. 43). Mais Dieu n'est-il pas absent, comme

le suggère un texte capital : La vierge au dieu manquant ⁽²⁾ *Un pas pour l'éphémère, un pas pour l'éternel*, pp. 60-63)?

On voudrait croire, mais tout passe, *l'arbre n'est entier qu'un bref moment (Poème des matins exigeants)* et même l'écriture n'est qu'un scintillement éphémère. Marche à travers les saisons, le poème est peut-être le constat d'un échec : *Vanité du texte pour les retrouvailles de la vie (Itinéraires de la patience, p. 17)*.

Au comble du désespoir, on ne sait comment échapper à ce *cauchemar de l'insecte monstrueux qui agite ses pinces (Poème des matins exigeants)*. Ce poème d'apparence anodine est finalement très révélateur de ce qu'est peut-être la poésie : une réponse à une interrogation, à une peur, à un accident... remontant parfois à l'enfance. En somme, il s'agit de rendre le monde plus clair, plus accessible, moins étrange. Mais à cela, y arrive-t-on jamais ? Le moindre brin d'herbe reste imperméable, étranger, irréductible, comme l'écrivait Albert Camus. Que dire alors des «réalités» plus complexes ? De ces instants qui se dérobent sans arrêt, sans avoir été autre chose qu'un rêve ? Le poète le dit très justement dans *Music for a while* ⁽³⁾. *Le chant que nul ne possède. Qui coïncide avec ce qui est là puis s'évanouit, comme ce chant même* (p. 11). Notre cheminement dans «tous les jours» ne redit jamais que le but ultime, la mort : *Mais le train quotidien, hélas ! se souvient toujours de sa destination (Un pas pour l'éphémère, un pas pour l'éternel, p. 52)*, quand ce n'est pas l'oubli. Toutefois, cet oubli s'avère paradoxalement salutaire puisqu'il délivre ; puisqu'il permet de vivre intensément l'éphémère. Ainsi, à la fin de *Music for a while* : *Alors l'étoile n'aura pas été oubliée. Ou seulement de cet oubli qui ne l'éteint pas* (p. 12).

Sans résoudre toutes les questions que l'on se pose, la poésie possède heureusement une grande valeur épistémologique, elle met en relief la valeur des mots, qui, d'étrange façon, fixent ce qui ne peut l'être. En d'autres termes, le langage ordinaire trahit toujours la réalité puisqu'il la fige. La poésie a aussi une valeur éthique : elle consiste à trouver ce que l'on a en soi ; par elle, l'homme se construit à partir de ce qu'il sait et en fonction de ce qu'il ignore encore.

2. Ce texte fait référence à une vierge romane conservée dans l'église de Seron (Hesbaye namuroise).

3. Musique pour *un instant* : titre emprunté à un *song* d'Henry Purcell.

En fin de compte, les recueils se terminent par une note optimiste, mais nuancée : *l'oiseau dessine ses ailes déployées (Poème des matins exigeants)*. Pareillement, le *poème des matins exigeants* s'achève sur *je respire*. Comme le notait très justement André Schmitz, le recueil *La peur la plénitude* ne réunit-il pas le rire dans le premier et l'avant-dernier poème ? Ce salutaire haussement d'épaules figurait déjà dans un précédent ouvrage : *Mourir foudroyé, ce serait / comme un grand éclat de rire (Une parenthèse pour le vent, p. 28)*.

Peut-être bien, par le biais du (sou)rire, Marc Dugardin voit-il une issue à sa démarche ? *Au bout de nos sentiers d'errance, nous nous tiendrons à l'orée mauve du frisson (Itinéraires de la patience, p. 24)*. En mal de réponse définitive, il se contente de *vivre avec ferveur*.

Paul MATHIEU